

porte deux billets de \$5.00, dont il donne l'un à Jean, et garde l'autre pour prix des bottes. L'acheteur ne s'est pas plus tôt retiré que le voisin revient avec son *dix-piastres*, qui ne vaut rien, (il vient de s'en apercevoir,) et exige dix autres piastres bien comptées. En honnête homme Jacques le satisfait sur-le-champ et ne songe plus qu'à remettre à son tour le fatal billet à son client. Quelle perte fait le vendeur dans toutes ces opérations ?

E. V.

— • • • —  
Une reparat on.

SIMPLE HISTOIRE.

I.

On peut dire que Québec est entouré d'une ceinture de cimetières, ce qui ne laisse pas d'ajouter encore un peu à son aspect mélancolique. Là, Dieu merci, on n'a jamais songé à réunir et à confondre dans un seul lieu de repos les morts de toutes les parties de la ville et de toutes les croyances. Les catholiques, les protestants, les diverses paroisses ont leurs cimetières particuliers.

Le plus vaste et aussi le plus riche en monuments, c'est le Mount-Hermon. St-Roch a son cimetière de St-Charles, assez vaste, mais peu accidenté, borné dans presque toute sa longueur par la rivière du même nom. De l'autre côté de la voie publique, St-Sauveur s'est choisi le sien. Les fils de St-Patrice viennent d'acheter un vaste terrain, qui leur servira désormais de champ de repos. Enfin les habitants des paroisses Notre-Dame et St-Jean dorment leur dernier sommeil à Belmont, sur la route qui conduit à Ste-Foye. J'ai toujours aimé à visiter de temps en temps l'un ou l'autre de ces cimetières. Pour cela, je choisis avec soin une certaine époque de l'année. Je choisis également le jour ; non un de ces jours où s'y rend de préférence la foule des parents et des amis, pour y étaler une douleur plus ou moins sincère, mais un de ces jours, où je suis presque certain de n'y rencontrer que la solitude et le silence.

C'est dans cette disposition d'esprit que je m'étais rendu à Belmont, vers la fin de l'automne dernier : mais, cette fois, je ne devais pas y trouver l'isolement que je cherchais. A peine, en effet, avais-je pénétré dans l'enceinte du cimetière, que je vis arriver un corbillard, bien modeste, il est vrai, et suivi d'une seule personne. Dans cette personne, après quelques moments de réflexions employées à rappeler mes souvenirs, je reconnus une ancienne connaissance, un camarade de collège, avec qui j'avais été autrefois fort lié. Bien des années s'étaient écoulées depuis que nous nous étions rencontrés, et sa vue me remplit d'une grande joie. J'attendis néanmoins en silence.

Aussitôt que le prêtre eut terminé les dernières prières, et lorsque le fossoyeur commença à remplir la fosse, je m'empressai de rejoindre mon ancien ami. Il demeurait debout et immobile, absorbé sans doute dans ses pensées. Je respectai sa douleur et j'attendis encore. Enfin, après un assez long temps, pendant lequel le silence ne fut interrompu que par le bruit régulier des pelletées de terre tombant sur la tombe, mon ami poussa un profond soupir, puis il se redressa, et prononça une dernière prière et un suprême adieu.

Il se retourna alors, m'aperçut, me reconnut de suite, et me tendant les bras : "Quelle rencontre, me dit-il avec effusion, après tant d'années et tant d'événements de toutes sortes ! plus de quinze ans ont passé sur nos têtes, depuis que, au sortir de notre admission à la pratique du Droit, nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir ! et celui qui repose maintenant ici, presque sous nos pieds — vous ne pouvez l'avoir oublié ? — il était aussi avec nous, il faisait partie de cette réunion. Que de choses se sont passées depuis ! Vous, nous vous vîmes partir immédiatement pour aller exercer votre profession dans une autre ville. Lui et moi, nous restâmes d'abord ici, plus tard nous nous éloignâmes. Nous voilà revenus au point de départ : lui, pour trouver son dernier repos dans la terre chérie de la patrie, moi, pour obéir à ses dernières recommandations et pour achever une œuvre commencée depuis longtemps !"

Ces paroles mystérieuses et le ton de mélancolie avec lequel elles furent prononcées, m'avait profondément ému. Elles ne piquaient pas moins ma curiosité. Cette curiosité, mon ami consentit de bonne grâce à la satisfaire. La journée n'était pas encore très avancée, et nous avions du temps devant nous. Nous nous dirigeâmes vers la colonne brisée, qui marque la tombe du lieutenant colonel Suzor, que nous avions connu tous deux. Nous nous assimes sur un banc rustique, d'où la vue plongeant d'abord dans la vallée de St-Charles, remonte ensuite jusqu'aux villages des deux Lorettes, pour se reposer enfin sur les cimes des Laurentides.

Mon ami se recueillit quelques instants, puis, sans s'arrêter, comme un homme qui éprouve une certaine satisfaction à se décharger d'un fardeau de ses pensées et de ses souvenirs, il me fit l'étrange récit que je vais essayer de résumer.

II.

"Pour me bien faire comprendre de vous, dit-il, il est nécessaire que j'en appelle à vos souvenirs les plus lointains et que je remonte jusqu'à nos premières années de collège.

"Vous devez vous rappeler encore — entre tous les autres — un de nos camarades qui fit sa marque au milieu de nous, d'abord — si je puis m'exprimer ainsi — par ses qualités négatives, ensuite par ses défauts d'esprit et de caractère ; je veux parler de celui que — par anti-

phrase sans doute — nous désignons par le nom de Bijou. Ce nom lui resta pendant tous le cours de ses études et je continuerai à l'appeler ainsi.

"C'est l'infortuné auquel vous venez de me voir rendre les derniers devoirs.

"D'abord Bijou ressemblait un peu à tout le monde et à personne en particulier. Il n'était ni bon ni mauvais, ni beau ni laid, ni spirituel ni stupide, ni très-sincère ni absolument faux.

"Plus tard, et peu à peu, assez insensiblement, il se révéla tout autre. Il devint paresseux, sornois, rancunier, mauvaise langue, jaloux. Vous ne me démentirez pas, si j'affirme que, au bout de quelques années, il s'était rendu insupportable à tous. Son aspect extérieur lui-même changea ; de déplaisant, il devint presque repoussant. Comment, en vérité, ne point perdre patience en voyant ces formes grêles, ce front étroit, ces traits ramassés et grimaçants, ce petit homme enfin, tout à la fois si gauche et si prétentieux ?

"Néanmoins, il aurait peut-être été possible dans les commencements de redresser cette nature qui, de jour en jour, prit un plus mauvais pli, mais, par malheur, nous l'eûmes presque tout d'abord en aversion, et, cette aversion, nous la lui témoignâmes sans ménagement.

"Je le dis à ma honte, et avec un regret sincère, je fus, je le crois, le plus coupable. Peut-être aurait-il été encore temps ; peut-être de la patience, quelques bonnes paroles, un peu d'affection auraient rouvert ce cœur déjà fermé, et redressé cet esprit dévoyé, mais il ne vint à la pensée d'aucun de nous — à moi moins qu'à tout autre — d'entreprendre cette œuvre de charité. Bien au contraire. Nous dirigeâmes contre lui une sorte de persécution du mépris, de la raillerie, de l'insulte et parfois même des coups, et il y répondit au moyen des mêmes armes.

"Nos surveillants eux-mêmes semblaient partager envers lui notre antipathie.

M. DE SAINTE-CROIX.

(à continuer.)

## Conditions de ce Journal.

L'Abaille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abaille.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier, chez les externes, M. M. E. Lamontagne et E. Genest ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste. Thérèse, M. T. Lord ; à Rimouski, M. A. Gagnon.